

Eugène Varga

## **Dix ans de crise du capitalisme**

1929

**Source** : Traduction de travail perfectible de : *Zehn Jahre Krise des Kapitalismus*, publié dans *Unter dem Banner des Marxismus*, III. Jahrgang, Heft 2 [*Sous la bannière du marxisme*, III<sup>e</sup> année, cahier 2]. Traduction allemande de Десять лет кризиса капитализма, paru dans *Bolshevik*, 1929, n°6, 30 mars, p. 10-29. Accessible par Wikimedia Commons (ou d'autres sites) : chercher Большевик / Глав. ред. Н. И. Бухарин (1924—1929), В. Г. Кнорин (1930—1934) / 1929, n°6.

## **DIX ANS DE CRISE DU CAPITALISME**

Trois théories s'opposent dans l'appréciation du caractère de la période actuelle de l'histoire de l'humanité : la théorie bourgeoise, la théorie réformiste et la théorie marxiste-léniniste.

La théorie bourgeoise considère l'ordre social capitaliste comme la forme la plus élevée, la plus définitive et la plus parfaite des relations sociales. Dans la mesure où la misère et la détresse existent au sein de cet ordre social optimal, elles sont soit la conséquence de causes naturelles qui ne peuvent être supprimées par aucune modification de la forme sociale (loi du rendement décroissant de la terre), soit les conséquences du fait que l'ordre social capitaliste n'englobe pas encore l'économie mondiale dans sa totalité : Vestiges de l'ordre social féodal (Oppenheimer : la grande propriété foncière comme quelque chose d'étranger au sein du mode de production capitaliste) ou développement insuffisant du mode de production capitaliste en raison du retard de vastes régions du globe.

La théorie réformiste : le capitalisme n'est pas la forme la plus parfaite ni la forme définitive des relations sociales. Mais avant que le capitalisme au sens de la théorie marxiste (telle qu'ils l'interprètent) puisse être remplacé par la forme sociale supérieure du socialisme, le monde entier doit être inclus dans le capitalisme. L'ordre social capitaliste n'a pas encore développé toutes les forces productives auxquelles il est historiquement prédestiné. C'est pourquoi une longue période d'expansion et d'ascension du mode de production capitaliste est encore à venir.

La théorie marxiste-léniniste : le système social capitaliste a déjà rempli sa mission historique. Les forces de production qu'il a développées sont en constante contradiction béante avec le mode de production capitaliste, qui est devenu le carcan du développement social ultérieur. Le niveau atteint par le développement des forces de production donne une base objective suffisante pour construire le socialisme. Le renversement de l'ordre social capitaliste est une tâche actuelle du prolétariat.

Si nous considérons ces trois théories du point de vue de l'action pratique, la différence entre la théorie bourgeoise et la théorie réformiste disparaît, et seules deux théories s'opposent : une théorie contre-révolutionnaire et une théorie révolutionnaire. Ceci est d'autant plus juste qu'il existe entre les types purs de la théorie bourgeoise et de la théorie réformiste d'innombrables étapes intermédiaires qui combrent et effacent les différences, même du point de vue du contenu théorique. Ces théories ont en commun l'idée qu'il n'y a pas de différence abrupte entre le capitalisme et le socialisme, que l'état actuel du capitalisme contient déjà des éléments de socialisme, que ces éléments de socialisme continueront à se développer sans révolution au sein du capitalisme et qu'il y aura finalement une transition pacifique vers le socialisme<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il serait trop long de présenter ici séparément les différentes théories capitalistes et réformistes de la transition. Elles peuvent être réduites à deux types principaux. La théorie de Carver, selon laquelle les ouvriers obtiennent une part de plus en plus grande du profit par l'achat de titres, deviennent des capitalistes, la différence entre ouvriers et capitalistes s'amenuise, et la nécessité même d'un bouleversement socialiste devient ainsi

Conformément au contenu contradictoire de la théorie bourgeoise-réformiste et de la théorie marxiste-léniniste, l'évaluation de la guerre mondiale qui a ouvert la crise générale du capitalisme est fondamentalement différente. Pour la théorie bourgeoise-réformiste, la guerre mondiale est un accident historique causé par la politique erronée des monarques et des militaristes. Si la politique était correcte, la guerre ne se reproduirait plus jamais. L'interpénétration progressive des intérêts économiques de tous les pays comme base de l'organisation internationale de paix : la Société des Nations, servirait de garantie contre les guerres futures. L'impérialisme prédateur serait remplacé par un sur-impérialisme pacifique. Cette théorie n'empêche nullement les capitalistes et les réformistes de se préparer à un rythme effréné à la prochaine guerre mondiale, sous prétexte de la nécessité de défendre la patrie. Une branche secondaire de l'idéologie bourgeoise affirme ouvertement que la guerre est un moyen inévitable de faire valoir les intérêts nationaux, indépendamment de toute forme de société.

La théorie marxiste-léniniste considère la guerre mondiale comme une conséquence inévitable du choc des forces impérialistes opposées, comme un événement qui devait se produire tôt ou tard au sein de l'ordre social capitaliste, même avec la meilleure volonté subjective des hommes d'Etat. Nous considérons que la théorie du sur-impérialisme, l'idée que l'interdépendance internationale croissante des intérêts du capital pourrait donner lieu à la construction d'une organisation internationale supranationale (la Société des Nations) capable d'empêcher les guerres à l'avenir, est fausse et hypocrite. Cette idée est en contradiction flagrante avec la loi du développement inégal du capitalisme, qui n'a rien perdu de sa validité dans la période actuelle de déclin du capitalisme.

C'est dans l'évaluation de la période actuelle de l'évolution sociale que la différence entre la théorie bourgeoise-réformiste et la théorie marxiste-léniniste est la plus marquée et la plus frappante dans la pratique. Conformément à leur conception fondamentale selon laquelle le capitalisme a encore une longue durée de vie devant lui, les capitalistes et les réformistes considèrent la période d'après-guerre comme une simple "perturbation", une conséquence de la guerre mondiale, en soi accidentelle. Ces conséquences, y compris la naissance de la dictature du prolétariat en Russie, sont des événements accidentels éphémères, après l'élimination desquels le cours normal du développement capitaliste se poursuivra. D'où la négation du caractère socialiste de l'ordre social en Union soviétique. La révolution en Union soviétique est considérée comme une révolution paysanne (Otto Bauer) ou comme la domination d'une minorité violente (Karl Kautsky). En conséquence, on prédit soit une transition du système soviétique vers le capitalisme, soit un renversement violent de la "tyrannie des bolcheviks". Il découle inévitablement de cette conception du monde – malgré les affirmations contraires – une politique contre-révolutionnaire et hostile aux Soviétiques. On peut aussi dire, à l'inverse, que la situation de classe de la couche dirigeante réformiste, qui a fusionné avec la bourgeoisie, conduit inévitablement à la formation d'une conception du

---

caduque : une théorie qui n'a pu naître qu'en Amérique. Le deuxième type : le rôle du capitalisme, en particulier de l'entrepreneur capitaliste, diminue progressivement grâce à l'extension de l'économie d'État et communale, du système coopératif, de la politique sociale, des guildes, etc. ; le prolétariat, organisé en syndicats et en partis politiques, s'empare d'une part toujours plus grande du pouvoir d'État et transforme progressivement le capitalisme en socialisme par l'application conséquente des possibilités offertes par la démocratie politique (Sombart, Renner, Hilferding, etc.).

monde commune avec la bourgeoisie, qui n'est habillée qu'extérieurement, pour ne pas défier la conception du monde traditionnelle de la classe ouvrière, dans une phraséologie marxiste apparente.

En revanche, nous considérons que le passage du "capitalisme mourant", comme Lénine a caractérisé la période de l'impérialisme, à la crise générale du capitalisme est déjà accompli ; que depuis le moment où la domination de la bourgeoisie a été brisée en Russie et où la dictature du prolétariat a été instaurée, nous nous trouvons dans la période de déclin du capitalisme, qui doit conduire dans un avenir prévisible au renversement complet de la domination de la bourgeoisie et à l'édification du socialisme. Le fait qu'il existe de vastes régions du monde qui vivent encore sous des formes sociales précapitalistes et qui sont encore peu touchées par le capitalisme ne plaide pas contre cette hypothèse. C'est une mauvaise interprétation du marxisme que d'affirmer que le monde entier doit devenir uniformément capitaliste avant que le renversement de l'ordre social capitaliste et la construction du socialisme puissent commencer. Ce ne sont pas les vestiges de l'ancien ordre social, mais les éléments du nouvel ordre social qui dominera à l'avenir, et qui donnent son caractère à une période. Il y a quatre-vingts ans, lorsque Marx qualifiait l'ordre social existant de capitaliste et l'étudiait, la bourgeoisie ne régnait que dans une partie du monde, et une très petite fraction de la population mondiale était directement impliquée dans le mode de production capitaliste : la grande majorité était constituée de "producteurs indépendants" : paysans, artisans. Néanmoins, du point de vue théorique et du point de vue de la lutte de classe des travailleurs, il était tout à fait juste de qualifier cette période historique d'ère du capitalisme.

De même, il est théoriquement tout à fait juste aujourd'hui de qualifier notre période de crise générale du capitalisme, bien que la domination du capital ne soit brisée que dans un seul empire et qu'elle soit encore en expansion dans certaines régions du monde. L'histoire nous apprend que le renversement d'une forme de société et son remplacement par une nouvelle n'est pas un processus qui se déroule d'un seul coup sur toute la terre<sup>2</sup>.

Pour prendre l'analogie la plus proche de nous, en 1649, il y a eu la victoire de la révolution bourgeoise en Angleterre. Nous pouvons donc à juste titre parler d'une crise générale de l'ordre social féodal à ce moment-là, bien que cette forme de société soit encore aujourd'hui, après presque trois cents ans, la forme dominante dans certaines régions du monde. Bien entendu, cette analogie historique ne doit pas être interprétée dans le sens que le

---

<sup>2</sup> Les réformistes, qui considèrent la domination uniforme du capitalisme sur toute la terre comme une condition préalable à la révolution prolétarienne et qui s'imaginent le passage au socialisme comme un acte se produisant simultanément sur toute la terre, prouvent ainsi qu'ils n'ont pas du tout compris la méthode marxiste. Dans *Le Capital*, Marx fait abstraction des vestiges des anciens modes de production et de tous les moments de complication qui résultent de l'existence d'économies nationales particulières, afin de pouvoir développer purement les lois du mode de production capitaliste. Mais lorsque, comme dans ses écrits historiques, il se rapproche de la réalité concrète, il utilise ces facteurs avec l'importance qui leur revient. Poser comme condition préalable à la tâche concrète et pratique du renversement de la bourgeoisie – là et quand la possibilité en est donnée – les conditions de l'analyse théorique abstraite du capitalisme pur, c'est théoriquement se méprendre complètement sur la méthode marxiste et pratiquement trahir la révolution ! (Voir la critique de Lénine sur la "*Brochure de Junius*").

passage du capitalisme à la dictature du prolétariat, au socialisme, prendra lui aussi des siècles. Le rythme historique de l'évolution s'accélère. Le passage de l'ordre social féodal à l'ordre social capitaliste a été beaucoup plus rapide que le passage de l'ordre social antique à l'ordre social féodal. La transition du capitalisme au socialisme sera encore plus rapide, mais elle prendra tout de même plusieurs décennies pour le monde entier.

## **La stratégie de la bourgeoisie et des réformistes**

### **dans la perspective de la stabilisation**

L'expérience immédiate nous montre que, malgré la crise générale du capitalisme, des millions et des millions de prolétaires qui, d'après leur situation de classe, devraient appartenir au camp de la révolution, se trouvent dans le camp des réformistes, partagent leur conception du monde et soutiennent activement ou passivement leur politique contre-révolutionnaire.

Quelles sont les causes de ce phénomène étrange ? Nous pensons pouvoir indiquer deux causes : la "rémanence de l'idéologie" et le fait que le déroulement de la crise générale du capitalisme jusqu'à présent semble soutenir la théorie réformiste.

La rémanence est un phénomène social très général. L'idéologie change en fonction des changements de la base économique. Mais ce changement ne se produit pas simultanément, mais avec un retard plus ou moins long. L'ancienne idéologie domine encore la majorité des esprits lorsque le changement de la base économique exige déjà une nouvelle idéologie et devient ainsi temporairement une force contre-révolutionnaire qui entrave la transformation révolutionnaire des rapports de production. Dans la période actuelle, c'est surtout l'idéologie invétérée du réformisme – qui a sa base dans la situation élevée de l'aristocratie ouvrière, mais qui tient sous son emprise de très larges cercles d'ouvriers au-delà de l'aristocratie – qui fait obstacle à la victoire de la révolution prolétarienne.

Le principal soutien de l'idéologie réformiste est pour le moment le fait que le déroulement de la crise générale du capitalisme jusqu'à présent soutient sa théorie en apparence. En fait, l'ébranlement de la domination de la bourgeoisie a été le plus profond après la fin de la guerre. La révolte élémentaire des masses populaires les plus larges contre les souffrances inouïes de la guerre, le délabrement profond de l'économie, ainsi que la désintégration de l'appareil de violence étatique dans les pays vaincus, ébranlèrent au plus haut point l'ordre social capitaliste sur le continent européen.

Les réformistes qui, avec la bourgeoisie, en tant que contre-révolutionnaires actifs, ont calmé la révolte des larges masses en s'appuyant sur l'idéologie de la révolution et qui, avec la bourgeoisie, ont écrasé par les armes l'avant-garde révolutionnaire consciente, présentent maintenant le résultat de leur trahison commune, la consolidation de la domination capitaliste, comme la preuve de la justesse de leur théorie contre-révolutionnaire, le fait que, après la victoire de la bourgeoisie sur le prolétariat, le niveau de vie des ouvriers ait augmenté par rapport aux terribles privations de la période de

la guerre et de la révolution, est présenté comme un succès des réformistes et comme la preuve qu'une ascension est possible pour les ouvriers, même au sein du système capitaliste

Examinons de plus près l'œuvre commune de la bourgeoisie et des réformistes pour sauver le système capitaliste au cours des premières années de la crise générale. Leur essence consistait à esquiver la révolte élémentaire des masses par des concessions, afin de gagner du temps pour reconstruire l'appareil de violence à l'aide duquel l'avant-garde révolutionnaire consciente du prolétariat pourrait être écrasée<sup>3</sup>. La bourgeoisie de tous les pays a fait certains sacrifices pour atténuer la révolte élémentaire des masses. Introduction de la journée de huit heures en France (comme prime d'essai contre la révolution sociale, comme l'a écrit un jour "*Le Temps*"), de la journée de huit heures et de l'équipe de sept heures dans les mines en Angleterre, assurance générale contre le chômage en Angleterre, etc. C'est la bourgeoisie des pays vaincus qui a dû aller le plus loin dans ces concessions. La bourgeoisie des pays vaincus, où l'ordre social capitaliste était le plus menacé, suivit la tactique de faire temporairement tous les sacrifices pour préserver le système capitaliste lui-même. Elle a sacrifié la monarchie. Elle renonça à tenter de gouverner et plaça partout les sociaux-démocrates en première ligne. Toutes les revendications politiques traditionnelles du prolétariat : droit de vote universel, égal et secret dans toutes les institutions ; suppression de la Chambre des Lords ; droit de libre coalition et de réunion, presse libre, etc. furent satisfaites. De même que les anciennes revendications sociales : Journée de huit heures, assurance sociale universelle ; tous les ouvriers démobilisés ont été réintégrés dans les entreprises où ils avaient travaillé auparavant, qu'il y ait du travail ou non. De larges droits (comités d'entreprise) ont été accordés aux ouvriers dans les entreprises. La bourgeoisie a fait preuve d'une grande souplesse dans ses revendications salariales. La bourgeoisie a renoncé temporairement à l'exploitation pour sauver la condition de l'exploitation, le système capitaliste lui-même. Elle a calmé la révolte des masses en créant des "commissions de socialisation", etc. La rémanence de l'idéologie des masses ouvrières, exploitée avec le plus grand zèle par les dirigeants traîtres des réformistes, facilita le succès de la manœuvre de la bourgeoisie. "Le socialisme est en marche", disaient les affiches et les discours réformistes. La grande masse du prolétariat, qui voyait ses revendications ancestrales, mais complètement dépassées dans la période de crise générale du capitalisme, dans la situation révolutionnaire aiguë de l'époque, satisfaites et ses chefs ministres, croyait les réformistes quand ils disaient qu'ils avaient fait une révolution victorieuse et sans effusion de sang. Mais la forme extérieure manquait de contenu de classe. Les dirigeants réformistes gouvernaient, mais le prolétariat en tant que classe n'était pas au pouvoir ! Les sociaux-démocrates gouvernaient, mais au service de la bourgeoisie. La base du capitalisme, la propriété privée des moyens de production, n'a pas été touchée. L'appareil d'Etat bourgeois, mis à mal par la défaite, n'a pas été démantelé ; au contraire, il a été rafraîchi et renforcé par l'intégration des dirigeants réformistes, qui ont

---

<sup>3</sup> La domination de la bourgeoisie dans les différents Etats a été ébranlée à des degrés divers, selon le rôle qu'ils ont joué dans la guerre. Le moins aux États-Unis et dans les pays neutres, un peu plus dans les pays vainqueurs, le plus dans les pays vaincus, où partout se produisirent au moins des bouleversements politiques - chute de la monarchie ; réduction des vestiges féodaux - ont eu lieu. Dans certains pays, une révolution prolétarienne eut lieu, qui conduisit à un renversement définitif de la bourgeoisie en Russie, à un renversement temporaire en Hongrie, en Bavière et dans les Etats périphériques.

mis au service de la bourgeoisie le poids des organisations ouvrières qui se trouvaient derrière eux. Ce qui apparaissait aux masses ouvrières comme leur victoire, le fait que leurs dirigeants soient devenus présidents, ministres, secrétaires d'Etat, était en fait un succès de la bourgeoisie. Les dirigeants de la bourgeoisie et leurs laquais réformistes se sont unis pour faire échouer la dictature du prolétariat.

La manœuvre commune de la bourgeoisie et des réformistes fut un succès. Les sacrifices de la bourgeoisie n'ont pas été faits en vain. Les réformistes gagnèrent le temps nécessaire pour canaliser la révolte élémentaire des larges masses populaires dans des "voies régulières". La bourgeoisie a gagné le temps nécessaire pour reconstruire son appareil de violence en ruine, également avec l'aide active des réformistes. Ils ont pu s'atteler ensemble à la tâche d'annuler les concessions de la bourgeoisie, afin de relancer la valorisation du capital, l'appropriation de la plus-value, sans laquelle la domination de la bourgeoisie n'a aucune valeur économique. La bourgeoisie a agi avec une grande prudence. Le schéma général de sa lutte contre le prolétariat était le suivant. Avec les réformistes, elle a écrasé au cas par cas les tentatives de l'avant-garde révolutionnaire dirigée par les communistes de transformer la victoire du prolétariat en une véritable révolution prolétarienne. Après chaque défaite de l'avant-garde du prolétariat, une partie des concessions que la bourgeoisie avait dû faire à la fin de la guerre pour endiguer la révolte du prolétariat a été retirée. Toujours par bribes, pour ne pas laisser s'enflammer à nouveau la révolte générale du prolétariat, toujours latente.

La cause la plus générale de la victoire provisoire de la bourgeoisie sur le prolétariat dans la situation révolutionnaire aiguë, victoire qui constituait la base de la stabilisation, était l'absence totale ou la faiblesse des partis communistes, qui n'étaient pas encore assez forts pour vaincre la rémanence de l'idéologie nourrie par les réformistes et pour entraîner la majorité de la classe ouvrière dans la lutte sous sa propre direction.

Le déroulement de l'histoire réside dans l'évolution opposée des conditions préalables objectives et subjectives de la révolution. Les conditions préalables objectives étaient maximales au moment de l'effondrement militaire. Mais la condition subjective la plus importante d'une révolution prolétarienne victorieuse, le parti communiste, n'en était qu'à ses débuts sur le plan organisationnel et idéologique. Il se renforçait rapidement dans les luttes contre la bourgeoisie. Mais à aucun moment de cette période historique, son renforcement n'a été suffisamment rapide pour dépasser le renforcement simultané du pouvoir de la bourgeoisie, pour mener la révolution à la victoire dans des conditions objectives détériorées. Ainsi, avec l'aide des réformistes, la bourgeoisie a réussi à maîtriser la situation révolutionnaire aiguë, à abattre l'avant-garde du prolétariat et à créer ainsi la base sociale de la stabilisation. Mais la stabilisation ne signifie pas la fin de la crise générale du capitalisme mondial, mais seulement la fin provisoire de cette situation révolutionnaire aiguë, dans laquelle des luttes prometteuses pour la conquête du pouvoir étaient possibles.

## La crise de l'économie capitaliste mondiale

Le mécanisme par lequel la bourgeoisie a réussi à surmonter la crise révolutionnaire aiguë à la fin de la guerre et à créer ainsi la base de la stabilisation est – comme nous l'avons vu – assez simple et transparent. Il est beaucoup plus difficile de dégager de la confusion des événements les traits fondamentaux de la transformation de la base économique de cette période. C'est si difficile que Sombart, l'un des plus éminents économistes bourgeois, a lui-même renoncé à tenter une analyse de l'après-guerre. Il écrit ainsi :

"Si j'avais poursuivi mon enquête pendant la guerre et l'après-guerre, elle se serait évaporée, se serait perdue dans le sable, aurait été noyée dans le brouillard, car elle n'aurait pas pu recevoir de conclusion solide. Et surtout, chaque chiffre, chaque constatation qui concerne l'année 1926 n'a déjà plus de validité en 1927. Chaque année après 1914 est une date supposée totalement arbitraire, qui pourrait tout aussi bien être une autre<sup>4</sup>".

Nous, marxistes combattants, ne pouvons évidemment pas nous placer à ce point de vue liquidateur de la science économique. Les analyses que l'Internationale communiste a faites lors de ses six congrès nous donnent la possibilité de dresser un tableau historique rétrospectif de l'économie mondiale pendant la période de déclin du capitalisme. Il s'agit en effet d'un tableau qui change rapidement.

Le capitalisme du XIX<sup>e</sup> siècle présente une structure facile à voir. Autour du noyau ouest-européen des ateliers industriels du monde se regroupent les parties du monde les plus en retard dans le développement social. L'Europe occidentale approvisionne le reste du monde en marchandises industrielles et en capitaux, et reçoit en échange des denrées alimentaires et des matières premières. Elle domine de vastes territoires coloniaux. Les surprofits qui y sont réalisés servent en partie à créer une aristocratie ouvrière qui sert de soutien à la domination capitaliste. Les contradictions immanentes du capitalisme se manifestent par des crises économiques périodiques qui touchent plus ou moins uniformément tous les pays capitalistes. Ces crises résolvent temporairement les contradictions à l'intérieur du cadre du capitalisme de telle sorte qu'après chaque crise, la possibilité d'un développement et d'une extension plus importants du mode de production capitaliste devient possible<sup>5</sup>.

Ce développement relativement pacifique et régulier du capitalisme a été perturbé au début du XX<sup>e</sup> siècle par le développement fulgurant de l'Allemagne en tant que puissance impérialiste (le développement tout aussi fulgurant des Etats-Unis n'a pas encore provoqué de choc à l'époque, car il s'est surtout déroulé sous la forme de la prise de possession capitaliste des ressources naturelles de son propre territoire)... La tentative de la bourgeoisie allemande de se créer un empire colonial correspondant à sa force économique intérieure, en

---

<sup>4</sup> Page XII, préface au "Hochkapitalismus " [Le "Haut capitalisme", un des 3 tomes de *Der moderne Kapitalismus*], Dunker et Humboldt 1927.

<sup>5</sup> La différence fondamentale entre les phases de crise périodiques du cycle industriel, qui accompagnent la vie du capitalisme depuis sa naissance jusqu'à son déclin complet, et la crise générale du capitalisme elle-même, déclenchée par la guerre, réside précisément dans le fait que cette dernière n'a pas trouvé de solution à l'intérieur du système, mais a conduit à l'éclatement du front capitaliste, au renversement de la domination de la bourgeoisie en Union soviétique.

s'interposant entre l'impérialisme tsariste d'Asie du Nord et l'empire colonial anglais d'Asie du Sud en Asie mineure (construction du chemin de fer Berlin-Bagdad), a conduit à une alliance de ces deux puissances impérialistes par ailleurs ennemies, afin d'écraser l'impérialisme allemand en pleine expansion avant qu'il ne se renforce définitivement. Pendant la guerre mondiale, cet objectif fut effectivement atteint, mais au prix du renversement de la domination de la bourgeoisie en Russie et de son ébranlement extraordinairement profond dans les autres pays européens.

Les diverses économies nationales sont sorties de la guerre mondiale dans des états très disparates. Les Etats-Unis et le Japon, ainsi que quelques Etats neutres, avec un appareil de production renforcé, une possession d'or accrue, mais avec des stocks de marchandises réduits. Parmi les pays belligérants, les pays de l'Entente d'Europe occidentale, restés en contact avec le marché mondial, avaient certes beaucoup souffert de l'énorme consommation improductive de la guerre, mais les livraisons d'outre-mer les avaient préservés de la misère immédiate. L'Europe centrale et orientale, jusqu'en Asie, était complètement appauvrie, les réserves de marchandises et de denrées alimentaires totalement épuisées, et la possibilité de poursuivre la production était remise en question par la révolte des masses laborieuses. Le premier congrès de l'Internationale communiste a caractérisé la situation comme suit :

" La décomposition du système capitaliste et de la discipline capitaliste du travail rendent impossible, étant donné les relations entre les classes, la reconstitution de la production sur les anciennes bases... La lutte énergique des ouvriers pour l'augmentation des salaires dans tous les pays dont la situation est désespérée, par sa puissance élémentaire, par sa tendance à la généralisation, rend impossibles dorénavant les progrès de la production capitaliste. L'amélioration de la condition des ouvriers ne pourra être atteinte que lorsque le prolétariat lui-même s'emparera de la production. Pour élever les forces productives de l'économie, pour briser au plus vite la résistance de la bourgeoisie qui prolonge l'agonie de la vieille société, créant par là même le danger d'une ruine complète de la vie économique, la dictature prolétarienne doit réaliser l'expropriation de la grande bourgeoisie et des hobereaux et faire des moyens de production et de transport la propriété collective de l'Etat prolétarien. Le communisme est en train maintenant de naître sur les décombres de la société capitaliste; l'histoire ne laisse pas d'autre issue à l'humanité"<sup>6</sup>.

L'état économique différent dans lequel les différentes économies nationales sortirent de la guerre conduisit à une division de l'économie mondiale en une zone de surproduction et une zone de sous-production, en ce sens que dans l'une des parties, la capacité de production dépassait largement la force de consommation de la société, de sorte qu'il n'y avait pas d'acheteurs pour les marchandises produites, tandis que dans la zone de sous-production, par suite de l'appauvrissement général et des luttes de classe poussées à l'extrême, la production se contractait<sup>7</sup>. Dans l'immédiat après-guerre, cette contradiction fut partiellement surmontée

---

<sup>6</sup> Citation de la " Plate-forme de l'Internationale communiste", adoptées par le 1<sup>er</sup> Congrès mondial de l'Internationale communiste à Moscou (2-6 mars 1919). [Rédigée par Boukharine, cette Plate-forme est disponible sur MIA, l'extrait donné par Varga est traduit d'après l'édition française du 1<sup>er</sup> Congrès de l'IC (pp. 220-221 de l'édition EDI, dirigée par Pierre Broué) ]

<sup>7</sup> Séduits par une analyse théoriquement correcte et par les conditions les plus accessibles à notre observation en Europe de l'Est, nous, le cam. Boukharine et moi, en même temps et indépendamment l'un de l'autre, avons commis l'erreur de présenter la "reproduction négative élargie" ou la "désaccumulation", comme je l'ai appelée, comme un phénomène général valable pour l'ensemble du capitalisme du temps de guerre. C'était en

par les livraisons de marchandises à crédit des Etats-Unis à l'Europe. Mais lorsque les Etats-Unis ont cessé d'accorder des crédits supplémentaires au début de l'année 1920, le semblant de conjoncture qui avait suivi immédiatement la guerre s'est brusquement terminé et, dans le cadre de la crise générale du capitalisme, une phase de crise d'une profondeur et d'une violence que le capitalisme "normal" n'avait jamais connues s'est produite dans l'ensemble du monde capitaliste. Les prix, qui s'étaient envolés pendant la guerre, chutèrent de moitié, exprimés en or. L'accumulation s'est arrêtée. La consommation dépassa la production réduite, ce qui se traduisit par une énorme inflation qui s'étendit à toute l'Europe. Avec l'inflation, le système de crédit national et international s'effondra. Le commerce extérieur se contracta. Des tendances au retour à l'échange en nature et aux formes précapitalistes de l'économie se firent sentir : les paysans revinrent en partie à l'économie domestique fermée, ils ne produisaient que ce dont ils avaient besoin et seulement ce dont ils avaient besoin dans leur propre ménage. L'économie mondiale capitaliste dans son ensemble se désagrégeait, les liens capitalistes se relâchaient<sup>8</sup>, les barricades se glissaient entre les classes.

De nombreux communistes affirmaient alors que la fin de la domination de la bourgeoisie était déjà là, que la bourgeoisie ne pouvait pas trouver d'issue à la crise. C'est alors que Lénine éleva sa voix d'avertissement contre la surestimation de l'importance de la situation objective favorable et souligna l'importance décisive du facteur subjectif, en particulier du travail des communistes. Il disait :

"...des révolutionnaires s'efforcent parfois de démontrer que cette crise est absolument sans issue. C'est une erreur. Il n'existe pas de situation absolument sans issue. La bourgeoisie se conduit comme un forban sans vergogne qui a perdu la tête; elle commet bêtise sur bêtise aggravant la situation et hâtant sa propre perte. C'est un fait. Mais il n'est pas possible de « prouver » qu'il n'y a absolument aucune chance qu'elle endorme une minorité d'exploités à l'aide de petites concessions, qu'elle réprime un mouvement ou une insurrection d'une partie des opprimés et des exploités. Tenter d'en « prouver » à l'avance l'impossibilité « absolue » serait pur pédantisme, verbiage ou jeu d'esprit. Dans cette question et dans des questions analogues, seule la pratique peut fournir la « preuve » réelle. Le régime bourgeois traverse dans monde entier une profonde crise révolutionnaire. Il faut « démontrer » maintenant, par l'action pratique des partis révolutionnaires, qu'ils possèdent suffisamment de conscience, d'organisation, de liens avec les masses exploitées, d'esprit de décision et de savoir-faire pour exploiter cette crise au profit d'une révolution victorieuse."<sup>9</sup>

---

fait inexact. La guerre n'a pas duré assez longtemps pour que ce résultat théoriquement attendu se produise partout. La mobilisation des forces de production latentes du capitalisme, des installations de production auparavant sous-utilisées, de toute l'armée industrielle de réserve, de la surface de terrain jusqu'alors inutilisée (Etats-Unis), le retrait des investissements de capitaux étrangers ont eu pour conséquence que non seulement les pays neutres, mais aussi les Etats-Unis, le Japon, l'Angleterre, et même en partie la France et l'Allemagne, sont sortis de la guerre avec un appareil de production agrandi, même s'il était en partie très usé. La conversion de cet appareil de production à la production de paix a été l'une des causes principales de la phase de crise de 1920/21.

<sup>8</sup> Voir E. Varga, " *La crise de l'économie capitaliste mondiale* ", 1921 ; E. Varga, " *La période de déclin du capitalisme* ", 1922 [[disponible sur MIA](#)].

<sup>9</sup> Discours sur la situation internationale ", prononcé lors du 2<sup>e</sup> congrès de la Komintern, en russe, p. 340 du XXVe volume de la nouvelle édition de Lénine. [[Traduction d'après les Œuvres, t. 21, disponible sur MIA](#) :]

Nous le voyons : plus tôt que quiconque, Lénine avait prévu la possibilité d'une stabilisation.

## **Le rôle historique de l'inflation dans la préparation de la stabilisation**

L'un des cas les plus intéressants de la dialectique en économie est que l'inflation, causée par la dislocation de l'économie capitaliste, élément de la crise générale du capitalisme, a constitué en même temps un élément important de la préparation de la stabilisation.

Nous avons vu que la bourgeoisie, pour éviter la révolte élémentaire du prolétariat, a fait des concessions si importantes aux travailleurs que la production de plus-value a été temporairement interrompue. La fonction historique de l'inflation a été de relancer l'appropriation de la plus-value par un moyen détourné. L'inflation a eu pour résultat une réorganisation de la répartition des revenus en faveur de la grande bourgeoisie, au détriment du prolétariat, des rentiers et de la petite bourgeoisie.

L'inflation faisait automatiquement baisser le salaire réel du prolétariat. Les conquêtes matérielles de la révolution ont été perdues pour le prolétariat par le biais de l'inflation. En même temps, avec l'aide des réformistes, l'attention du prolétariat était détournée des grandes questions révolutionnaires vers les négociations salariales quotidiennes rendues nécessaires par l'inflation : "La révolution se dissolvait dans les mouvements de salaire", comme l'a dit Hilferding, ne comprenant pas ou ne voulant pas comprendre le sens historique des événements.

L'inflation signifiait l'expropriation de la fortune et du revenu des rentiers au profit de la grande bourgeoisie qui investissait sa fortune dans des valeurs matérielles. Le capital industriel se libérait ainsi directement de la nécessité de céder une partie de ses profits à la classe des rentiers sous forme d'intérêts du capital prêté ; indirectement, par la dévalorisation des dettes de l'Etat et des communes, il se libérait de la nécessité de payer des impôts sur leurs revenus pour rémunérer les dettes publiques et maintenir ainsi la classe des rentiers<sup>10</sup>.

Parallèlement, un processus d'expropriation de la petite bourgeoisie (artisans, petits commerçants) se déroulait. Tandis que les grands capitalistes vendaient au prix de reproduction en or, ou calculé en valeur étrangère, la petite bourgeoisie vendait, selon l'ancienne habitude, au prix d'achat plus le profit moyen calculé en valeur papier, et

---

<sup>10</sup> Il s'agit là de sommes énormes. D'après mes calculs, le capital porteur de rentes en Allemagne (emprunts du Reich, des Länder et des communes, obligations des sociétés anonymes et des établissements de crédit foncier, dépôts dans les caisses d'épargne) s'élevait avant la guerre à 69 milliards de marks, la part du capital emprunté dans les bénéfices à 3-4 milliards de marks par an. L'actionnariat salarié a été presque entièrement exproprié en Allemagne, en Pologne, en Autriche et en Hongrie, jusqu'à 20 % en France et 25 % en Italie. Seule l'Angleterre (et les petits Etats neutres) a pris la voie de la revalorisation, du rétablissement de la valeur nominale en or de la valeur, pour des raisons particulières que nous ne pouvons pas aborder ici. La crise chronique de l'industrie anglaise provient en grande partie de la politique de déflation.

s'appauvriissait donc de plus en plus après chaque rotation de son capital<sup>11</sup>. Les grands capitalistes faisaient ainsi porter une grande partie du fardeau du maintien du prolétariat sur les couches moyennes, sur les producteurs indépendants, en les obligeant à vendre à chaque fois en dessous du prix de reproduction en or. La valorisation du capital, bien que sur une base "anormale", temporaire et fluctuante, a été rétablie par l'inflation. La grande bourgeoisie pouvait ainsi s'assurer, grâce à l'inflation, une part nettement plus importante du produit annuel réduit de la valeur que dans le cas d'une valeur stable.

L'inflation permettait en même temps à la bourgeoisie de gagner de nouveaux éléments pour sa lutte contre le prolétariat. L'exaspération des rentiers, des petits bourgeois et des fonctionnaires successivement expropriés (dont le salaire suivait encore moins l'inflation que celui des ouvriers) fut dirigée par une habile propagande contre les "nouveaux riches profiteurs de guerre", contre les "traîne-savates juifs", contre les "ouvriers fainéants et toujours en grève". C'est ainsi que l'inflation a jeté les bases de l'organisation du mouvement fasciste, a donné à la bourgeoisie la possibilité d'organiser une armée de classe contre le prolétariat en dehors de l'appareil de violence organisé par l'Etat, à l'aide de laquelle, en alliance avec les réformistes, elle a d'abord écrasé l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat dans des combats répétés et créé, avec le bâillonnement de toute la classe qui s'en est suivi, la condition sociale de la stabilisation.

Il va de soi que dans la fonction de l'inflation qui enrichit la grande bourgeoisie, il y a aussi un point de basculement dialectique à partir duquel l'inflation devient nuisible pour la bourgeoisie. Si la rente du capital est déjà expropriée, si les producteurs indépendants sont soit ruinés, soit passés à la comptabilité d'or dans la méthode de calcul des prix comme la grande bourgeoisie, les avantages pour la grande bourgeoisie sont alors épuisés. Restent les inconvénients : la désorganisation des rapports capitalistes, les conflits de travail ininterrompus, etc. C'est pourquoi, après sa victoire sur la classe ouvrière, qui constitue la condition sociale de la stabilisation, la bourgeoisie procède à la stabilisation de la valeur, condition nécessaire du déroulement normal de la circulation et donc de la production.

## **La stabilisation du capitalisme**

Dès la fin de la guerre, des forces économiques étaient à l'œuvre pour surmonter la crise. En 1922, j'avais déjà tenté de les systématiser<sup>12</sup>. J'écrivais alors :

"Si nous examinons les conditions économiques des trois dernières années, nous constatons que certaines tendances et certains efforts pour surmonter la crise économique mondiale sont effectivement présents. Nous pouvons distinguer deux groupes différents : Les tendances immanentes et les efforts conscients de l'économie. Par tendances immanentes, j'entends les actions de certains sujets économiques capitalistes dans l'intérêt de leur propre économie privée, qui, réunies, forment une tendance à surmonter la crise économique ...

---

<sup>11</sup> La grande bourgeoisie, tenant compte en apparence de l'indignation des masses devant la brusque hausse des prix, a contraint plus tard la petite bourgeoisie, par la législation, à cette méthode calcul des prix qui est absurde lorsque la valeur de l'argent baisse.

<sup>12</sup> Deuxième édition de ma "*Crise de l'économie capitaliste mondiale*", chapitres VIII et IX.

Mais par efforts conscients, j'entends les actions de l'Etat et des différents groupes économiques, les exigences de ces derniers, qui se fixent consciemment comme objectif de surmonter la crise".

Dans le détail, on peut distinguer les éléments suivants de l'économie privée :

Limitation de la production dans les régions de surproduction, où il n'y a pas de débouchés pour les produits de l'appareil de production trop développé ; extension de la production dans les régions de sous-production - dès que la première défaite de la main-d'œuvre permet une production rentable. La combinaison de ces deux éléments donne une tendance à surmonter la division de l'économie mondiale en une zone de surproduction et une zone de sous-production.

L'énorme gonflement de la dette publique avait fait naître une énorme contradiction entre les droits formellement garantis des détenteurs de la dette publique à un revenu dont le montant dépassait le produit de la valeur de la société et l'appauvrissement réel. La dévalorisation de la valeur par l'inflation a éliminé cette contradiction et a obligé les anciens rentiers à gagner leur pain en travaillant.

Le manque de capital dans les pays appauvris et l'abondance de capital dans les régions riches en surproduction ont fait qu'il était avantageux pour les capitalistes individuels de transférer leur capital dans les régions appauvries où le taux d'intérêt et (après la défaite des ouvriers) le taux de profit étaient plus élevés. Cette migration des capitaux, dictée par l'intérêt privé de chaque capitaliste, a beaucoup contribué à la stabilisation.

La concurrence sur le marché mondial a conduit à une destruction en partie anarchique des moyens de production industriels superflus, à une réduction de l'agriculture dans les pays riches d'outre-mer (USA<sup>13</sup>) et à une extension de la production agricole en Europe, car l'achat de denrées alimentaires américaines devenait très cher en raison de l'inflation. Il en résulta une tendance à l'établissement d'une nouvelle situation d'équilibre, bien que très instable, dans l'économie capitaliste mondiale.

Parmi les efforts et les actions conscients en matière de politique économique pour surmonter la crise aiguë, le plus important fut la création du plan Dawes et l'aide du capital américano-anglais à la stabilisation des valeurs allemandes - et plus tard de toutes les autres valeurs européennes. Du point de vue de l'économie privée, cette "aide" était une affaire brillante pour les capitalistes qui accordaient les emprunts ; elle signifiait pour la société capitaliste dans son ensemble une garantie momentanée contre la propagation de la révolution prolétarienne, en même temps qu'un élargissement des possibilités de vente dans l'Europe redevenue achetable grâce à l'assainissement, et enfin le soutien du développement de la production là-bas<sup>14</sup>. Pour les différentes économies nationales, les interdictions d'exportation et d'importation, les droits de douane élevés, etc. ont joué un rôle important.

---

<sup>13</sup> La crise agricole était une conséquence du fait que les produits de l'agriculture américaine, très étendue pendant la guerre, ne trouvaient pas de débouchés dans l'Europe appauvrie après la conclusion de la paix. La crise des *farmers* – une conséquence de la fixation de la rente foncière au niveau précédent ?

<sup>14</sup> Conformément au caractère antagoniste du mode de production capitaliste, cela s'est transformé plus tard – dans la "troisième période" – en son contraire et a exacerbé les nouvelles contradictions de la période de déclin.

Ce qui est important sur le plan théorique, ce n'est pas le contenu des différents moments, mais le fait que parallèlement à la lutte contre le prolétariat, s'entrelaçant avec elle et se conditionnant mutuellement, des forces économiques étaient également à l'œuvre depuis la fin de la guerre pour surmonter la situation révolutionnaire aiguë.

La prise de conscience que le renversement de la domination du capital dans le reste de l'Europe n'a pas eu lieu immédiatement après la révolution russe, après la révolte élémentaire des masses ouvrières à la fin de la guerre ; [autrement dit] que la bourgeoisie a réussi à se sauver de la situation révolutionnaire aiguë avec l'aide des réformistes, [cette prise de conscience] n'a fait que lentement son chemin parce que :

a) il est évident qu'il n'y a pas de démarcation nette entre la phase de situation révolutionnaire aiguë et la phase de stabilisation, étant donné les rapports de force très différents entre la bourgeoisie et le prolétariat dans les différents pays et les changements inégaux de ces rapports. Les tentatives du prolétariat de conquérir le pouvoir se sont donc prolongées bien au-delà de la phase de stabilisation. Cependant le mouvement révolutionnaire des peuples coloniaux s'est renforcé précisément pendant la phase de stabilisation ;

b) aucune distinction claire n'a été faite entre la crise générale du capitalisme et la crise économique grave, mais essentiellement conjoncturelle, qui a suivi la phase de haute conjoncture de l'immédiat après-guerre (qui n'était en grande partie qu'une conjoncture fictive). La crise économique, avec son énorme chute des prix, a entraîné d'une part un chômage généralisé, et d'autre part, dans les pays où la monnaie était stable ou relativement stable, une forte augmentation temporaire du salaire réel des ouvriers - pour autant qu'ils aient du travail. L'armée unifiée du prolétariat fut ainsi divisée ; la crise économique, aussi désastreuse qu'elle fut économiquement pour les entreprises qui fonctionnaient le moins bien, renforça socialement la position de la grande bourgeoisie. Mais à l'époque, il semblait que la crise économique devait conduire directement à la chute de la bourgeoisie.

L'identification de la crise générale du capitalisme avec la crise économique s'est manifestée avec le plus d'acuité dans les négociations du 3<sup>e</sup> congrès du Komintern. Se référant à la défaite de l'Armée rouge devant Varsovie, des ouvriers italiens à l'automne 1920, des ouvriers allemands en mars 1921, les thèses posent la question principale de façon parfaitement juste<sup>15</sup> :

"Dans quelle mesure le nouveau rapport politique de la bourgeoisie au prolétariat correspond-il au rapport de force réel ? La bourgeoisie est-elle vraiment sur le point de rétablir l'équilibre social détruit par la guerre ? Y a-t-il des raisons de penser qu'une nouvelle ère prolongée de restauration et de croissance du capitalisme remplacera les chocs politiques et les luttes de classe ? N'en découle-t-il pas la nécessité de réviser le programme ou la tactique de l'Internationale communiste ?"

Le point 18, sur la base de l'analyse de la situation mondiale, donne une réponse négative à cette question :

---

<sup>15</sup> 3<sup>e</sup>ème Congrès du Komintern : "Thèses sur la situation mondiale et les tâches de l'IC", [rédigées par Varga et Trotsky] point 3

"18. Si nous examinons la production, le commerce et le crédit, non seulement en Europe, mais sur l'ensemble du marché mondial, nous ne trouvons aucune raison de constater un début de rétablissement d'un équilibre stable".

Par contre, toute une série de camarades ont défendu le point de vue "de gauche" selon lequel la crise économique de l'époque signifiait la crise finale du capitalisme et devait être exploitée pour une attaque immédiate en vue de la conquête du pouvoir<sup>16</sup>. En revanche, les thèses (point 40) constatent la possibilité d'une phase de reprise :

"... Ce fait ne signifierait en aucun cas le début de l'ère "organique". Tant que le capitalisme existe, les fluctuations cycliques sont inévitables. Elles l'accompagneront aussi dans l'agonie, comme elles l'ont accompagné dans la jeunesse et dans la maturité".

Ce n'est que presque quatre ans plus tard, au début de 1925, que le processus de dépassement de la situation révolutionnaire immédiate par la bourgeoisie était si clairement visible que l'Exécutif élargi de la Comintern le constata ouvertement et qualifia la nouvelle situation de "stabilisation du capitalisme" – avec toutes sortes de termes restrictifs tels que "temporaire", "partielle", "chancelante", "pourrie".

La nécessité d'utiliser autant d'épithètes restrictives prouve que cette expression n'était pas heureuse. Il y avait et il y a toujours le risque de confondre stabilisation et "stabilité", et de considérer ou d'interpréter la stabilisation comme la fin de la période de déclin du capitalisme, plutôt que comme une phase au sein de celui-ci. Or, l'ordre social capitaliste et la stabilité, même dans des conditions "normales", sont en principe incompatibles. Économiquement : le mode de production capitaliste évolue toujours dans des contradictions qui trouvent leur solution temporaire dans les crises économiques périodiques, mais qui recommencent immédiatement à se développer à un niveau supérieur. Socialement : le mode de production capitaliste n'est pas un mode de production stable, stationnaire, conservant les rapports de classe, mais un ordre social qui, dès son origine, court à sa perte, en ce sens que, par son propre développement, il réduit obligatoirement le cercle des couches populaires intéressées à son existence par l'expropriation des producteurs indépendants, par la centralisation et la concentration, mais augmente en nombre la masse du prolétariat exploité, "son fossoyeur", l'organise et la concentre en armées géantes. En outre, la stabilisation a souvent été mal comprise et mal interprétée comme la fin de la période de déclin, comme un retour complet à la situation d'avant-guerre. Cette conception ignore totalement les énormes changements qu'a connus l'économie capitaliste mondiale - nous en parlerons en détail plus tard - et est fondamentalement erronée. En raison des nombreux malentendus, il aurait été plus juste

---

<sup>16</sup> Les principaux militants de la "gauche" étaient Thalheimer, Friesland, Frölich, Wolfstein, etc. Des hommes qui se trouvent aujourd'hui en dehors de la Komintern et qui, comme Friesland, se sont retrouvés au bout de quelques mois déjà au SPD. Ce n'est pas un hasard. Les gens qui n'iaient la possibilité de toute stabilisation temporaire prouvaient ainsi qu'ils ne voulaient lutter pour la révolution que dans le cas où il y avait une chance de succès rapide : si ce n'était pas le cas, ils préféreraient retourner dans les rangs de la social-démocratie, sur le plan de l'organisation ou seulement sur le plan idéologique.

d'utiliser l'expression marxiste "creux de la vague de la révolution" plutôt que stabilisation<sup>17</sup>.

En quoi la phase de stabilisation se distingue-t-elle de la précédente ?

La situation révolutionnaire aiguë est terminée. La position de la bourgeoisie en tant que classe dominante s'est tellement consolidée que les luttes immédiates pour la conquête du pouvoir ne peuvent pas être entamées avec des chances de succès. La condition sociale préalable à la stabilisation était, comme nous l'avons déjà expliqué, la défaite répétée de l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat, qui n'était pas en mesure de mobiliser la majorité de la classe ouvrière sous sa direction contre la bourgeoisie. La condition économique préalable était le rétablissement de la valorisation du capital en Europe, donc la stabilisation de la valeur et, en conséquence, une augmentation rapide du niveau de vie réel de la partie du prolétariat employée dans le processus de travail par rapport à la période d'inflation. Mais cette augmentation du niveau de vie s'est accompagnée d'un allongement de la durée du travail, du rétablissement de la discipline capitaliste dans l'entreprise, de l'intensification du travail, de l'augmentation du taux d'exploitation malgré l'augmentation du salaire réel. Tout cela conduisait à une nouvelle séparation de l'avant-garde révolutionnaire de la grande masse du prolétariat ...

Tous ces processus sociaux et économiques étaient encore en cours lorsque le Komintern a constaté la stabilisation du capitalisme. On l'appelait stabilisation "partielle" parce que la consolidation de la domination du capital n'était pas encore achevée dans tous les pays, parce que la production n'avait pas encore atteint partout le niveau d'avant-guerre, etc. On l'a appelée "temporaire" parce qu'on a prévu la possibilité que les éléments antérieurs de la crise reprennent le dessus sur les forces de la reconstruction dans un court laps de temps et qu'il en résulte à nouveau des situations révolutionnaires aiguës dans lesquelles des luttes fructueuses pour le pouvoir sont possibles. Elle a été qualifiée de "chancelante" ou de "pourrie" pour souligner les contradictions et l'affaiblissement du système capitaliste par rapport à la théorie réformiste d'une prochaine montée pacifique et de longue durée du capitalisme.

### **La "troisième" période**

Le 6<sup>e</sup> Congrès mondial est allé un peu plus loin dans l'analyse et a constaté qu'une nouvelle phase s'était ouverte dans la crise générale du capitalisme, caractérisée par des

---

<sup>17</sup> Il est révélateur de la démagogie mensongère des réformistes qu'ils polémiquent contre l'expression que nous avons utilisée, stabilisation du capitalisme. Ainsi, lors du congrès de Bruxelles de la II<sup>e</sup> Internationale, Fr. Naphtali a déclaré : "Le capitalisme n'a pas encore joué son rôle historique. Nous voyons que nous devons continuer à compter et à lutter contre le capitalisme en tant qu'adversaire d'une force vitale énorme. Mais ce serait tout de même une grave erreur de croire que le capitalisme d'aujourd'hui et celui d'il y a vingt ans sont identiques. Il n'y a pas eu de stabilisation du capitalisme. Il est ridicule de dire que le capitalisme s'est stabilisé simplement parce qu'il regarde encore plus loin. En réalité, nous ne sommes pas confrontés à une stabilisation, mais à une immense transformation permanente du capitalisme".

moments positifs et négatifs. Les principaux moments positifs pour le capitalisme sont les suivants :

**Technique** : un développement rapide de la technique, "qui prend dans certains pays, aux Etats-Unis, en Allemagne, le caractère d'un bouleversement technique". Ainsi, augmentation considérable de la productivité du travail.

**Dans la production** : la production de la partie capitaliste de l'économie mondiale (ainsi que celle de l'Union soviétique) a dépassé le niveau d'avant-guerre.

**Sur le plan de l'organisation** : développement considérable, au niveau national et international, des organisations monopolistiques (cartels, trusts, groupes) et du capitalisme d'État.

**Économiquement** : forte accumulation et reproduction élargie, en même temps que l'extension du mode de production capitaliste dans des régions jusqu'alors en retard : Amérique du Sud, Chine. Afrique. La position de l'Europe, ancien foyer de crise de la révolution, s'est améliorée de manière relativement importante dans le cadre de l'économie mondiale capitaliste<sup>18</sup>. Le taux d'exploitation a augmenté suite à l'intensification du travail liée à la rationalisation.

Nous n'avons pas l'intention de détailler ici ces moments positifs. Nous voulons seulement donner, pour illustrer l'évolution du volume de production, un tableau récapitulatif caractéristique de toute la période historique qui s'est écoulée depuis la fin de la guerre. Malheureusement, en raison de la diversité des qualités, il n'existe pas de statistique des produits finis, mais seulement des matières premières. La précision de cette statistique n'est pas grande, mais elle donne tout de même une image grossière de l'évolution. On peut supposer que la production de produits finis est parallèle à celle des matières premières (bien qu'avec certains décalages dans le temps) ; en outre, qu'actuellement, en raison de la rationalisation et du développement rapide de l'industrie chimique, on obtient, à partir de la même quantité de matières premières, de combustibles et de produits auxiliaires, une plus grande masse de produits finis de même valeur d'usage qu'avant la guerre, de sorte que l'augmentation du volume de production de valeurs d'usage par rapport à l'avant-guerre est plus importante qu'il n'y paraît.

Le tableau montre l'image suivante :

Les principales données de production de l'économie mondiale<sup>1</sup>

	millions d'unités de production				
	1909-1913	1921	1920-1924	1925-1927	1928 <sup>6</sup>
<i>Aliments:</i>					
Blé <sup>2</sup> to	82,2	75,2	88,7	92,3	100,8
Seigle <sup>2</sup> to	26,1	13,8	21,1	22,8	23,4
Orge <sup>2</sup> to	28,7	16,7	27,6	30,4	35,8
Avoine <sup>2</sup> to	52,1	39,2	62,0	54,8	57,6
Maïs <sup>2</sup> to	102,9	87,4	108,0	109,4	114,0
Riz to	77,5	74,2	83,2 <sup>4</sup>	85,1	-

<sup>18</sup> L'idée de Trotsky selon laquelle "les Etats-Unis mettront l'Europe à la ration de guerre" s'est révélée totalement erronée.

Pommes de terre <sup>2</sup> to.	128,6	67,8	128,8	137,1	141,0
Sucre de betterave <sup>2</sup> to .	69,7	48,8	57,0	72,8	77,2
Sucre de canne. . .to	96,0	115,5	139,0	160,8	166,0
<i>Matières premières textile .</i>					
Coton. to	4,84	3,0	4,33	5,6	5,1
Laine kg..	1463,0	–	1249,0 <sup>5</sup>	1367,0 <sup>7</sup>	
Soie kg.	29,2	–	38,2	47,3	
Soie artificielle k g .	14,1 <sup>3</sup>	–	49,43 <sup>3</sup>	105,5	158,0
Caoutchouc . . . k g .	114,0 <sup>3</sup>	298,0	303,0	578,6	620,0
<i>Combustibles:</i>					
Charbon . . to	1098,0	993,0	1126,0	1215,6	1238,0
Pétrole Barril	385,0	766,0	869,0	1137,0	1279,0
<i>Métaux:</i>					
Fer to.	68,3	38,0	58,9	80,3	86,5
Acier to.	65,2	44,4	68,4	94,8	107,2
Cuivre kg.	1030,0 <sup>3</sup>	552,9	1015,0	1481,3	1692,0
Plomb kg	1194,0 <sup>3</sup>	898,0	1084,0	1584,6	1620,0
Zinc kg	976,0 <sup>3</sup>	434,0	760,0	1227,0	1404,0
Etain kg	133,0 <sup>3</sup>	94,5	128,0	152,0	180,0
Aluminium. . . k g .	63,0 <sup>3</sup>	75,6	122,0	201,0	–
Or kg	768,0 <sup>3</sup>	497,0	525,0	597,6	606,0
Argent kg	6964,0 <sup>3</sup>	5334,0	6467,0	7474,0	
<i>Construction navale:</i>					
Volume lancé . . . . . 1000 Brutto-to	3333,03	4457,0	3312,0	2051,3	2693,0

1 : Sources du tableau : "International Statistical Year Book", 1927 ; "International Year Book of Agriculture Statistics", 1926 27. Pour 1928 (et en partie pour 1927), revues et journaux. – 2 : Sans l'Union soviétique. – 3 : 1913. – 4 : 1922/23. – 5 : 1922-1924. – 6 : Chiffres provisoires. – 7 : 1925/26.

Pour les céréales, seule est prise en considération la production des Etats qui ont une statistique agricole : il manque par exemple la Chine, ce qui est particulièrement important pour la production de riz ; en général, les chiffres de la production céréalière sont beaucoup moins fiables que ceux de la production industrielle.

Nous constatons ce qui suit : a) Alors que dans la période 1920-1924, avant la stabilisation, des produits encore plus importants (coton, laine, fer, cuivre, plomb, étain, zinc) restaient en deçà du niveau d'avant-guerre, la production a généralement dépassé le niveau d'avant-guerre au cours des dernières années. Le succès de la stabilisation apparaît le plus nettement si l'on compare les données de production de 1921, le point le plus bas, avec celles de 1928. b) Au cours des dernières années, la production de matières premières pour la division I (production de moyens de production) a notamment augmenté très rapidement (l'acier, le cuivre, en 1928 [sont] 60 pour cent au-dessus du niveau d'avant-guerre). Cela prouve la forte extension de l'appareil de production dans le processus de rationalisation, c) la population a augmenté de 6 à 8 pour cent par rapport à l'avant-guerre : calculée par tête d'habitant, l'augmentation de la production de denrées alimentaires et de matières premières textiles est donc inférieure à ce que montrent les chiffres absolus de ce tableau.

Nous en arrivons maintenant aux principaux moments négatifs de la "troisième période", qui distinguent le capitalisme actuel de celui d'avant-guerre et lui confèrent - malgré le dépassement du niveau d'avant-guerre dans la production, malgré le développement brusque du capitalisme allemand au cours des dernières années, malgré l'essor encore continu

de l'économie capitaliste aux Etats-Unis, malgré l'extension des relations capitalistes dans de nombreux pays arriérés - le caractère d'une période de déclin.

D'un point de vue méthodologique, il faut avant tout souligner ce qui suit : Toutes les contradictions internes de l'ordre social capitaliste en général, telles que Marx les a constatées, et de la période de l'impérialisme en particulier, telles que Lénine les a développées, qui mènent inévitablement à la chute du capitalisme, continuent leur travail même dans la période de déclin. Nous n'aborderons ces moments ici que si une telle aggravation s'est produite, qui peut être considérée comme qualitativement nouvelle et caractéristique de la période de déclin. Avec ces réserves, nous pouvons désigner comme moments principaux de la crise du capitalisme dans la "troisième période" les éléments suivants :

1. la progression de la construction socialiste en Union soviétique.
2. la lutte progressive des colonies contre l'oppression et l'exploitation impérialistes.
- 3) L'aggravation de la contradiction entre la production et les débouchés.
- 4) L'extension progressive du chômage chronique structurel.
- 5) L'aggravation des contradictions impérialistes, qui doit inévitablement conduire à une nouvelle guerre mondiale en vue d'une nouvelle répartition du monde.

Nous voulons à présent esquisser ces moments un par un :

1) Nous avons déjà expliqué que la crise qui a éclaté pendant la guerre mondiale se distinguait de toutes les crises précédentes par le fait qu'elle n'a pas trouvé de solution à l'intérieur du système capitaliste, mais qu'elle a conduit à l'explosion de ce système, à la chute de la bourgeoisie en Russie, à la dictature du prolétariat en URSS. Mais dans les premières années qui suivirent la victoire du prolétariat, alors que les coûts de la révolution s'ajoutaient aux ravages de la guerre en URSS, alors que régnaient la famine et l'effondrement économique, les opposants pouvaient encore prétendre que le prolétariat était certes exceptionnellement assez fort pour renverser la bourgeoisie, mais qu'il était incapable de dominer les forces de production modernes créées par le capitalisme sans la bourgeoisie, et encore moins de construire le socialisme. C'est pourquoi la dictature du prolétariat doit être considérée comme une simple conséquence temporaire de la guerre, qui sera liquidée d'une manière ou d'une autre. Aujourd'hui, après le grand succès de la construction socialiste, la capacité du prolétariat à maîtriser et à développer les forces de production modernes ne peut plus être mise en doute. Aucun pays capitaliste n'a connu une telle ascension que l'URSS par rapport à son niveau le plus bas. S'il y a des difficultés, elles viennent justement de ce secteur de production – l'agriculture – où les forces de production ne sont pas à la disposition de la classe ouvrière, mais de la paysannerie ! Ces difficultés ne prouvent rien contre la force créatrice du prolétariat en tant que classe dominante dans la construction du socialisme, mais montrent seulement la difficulté de l'intégration et du transfert des restes de l'économie privée paysanne – particulièrement forte en URSS – dans l'économie commune socialiste planifiée en construction. Malgré la campagne de calomnie des réformistes, la connaissance de l'URSS se répand dans des cercles de plus en plus larges du prolétariat mondial. L'existence de l'Union soviétique agit donc comme un facteur révolutionnaire pour les couches les plus larges du prolétariat qui souffre encore sous la domination du capital.

Pour la bourgeoisie du monde entier, la solution la plus proche serait d'engager une guerre contre l'URSS en unissant ses forces, de renverser la dictature du prolétariat et de rétablir la domination de la bourgeoisie. Ils s'arment effectivement de manière intensive. Mais ils hésitent à attaquer parce qu'ils ont à craindre, avec la guerre, la révolution prolétarienne dans leur propre pays ; parce qu'il y a le danger que les puissances affaiblies dans la guerre contre l'Union soviétique soient envahies et écrasées par les prédateurs impérialistes restés neutres ; parce que les petits Etats directement voisins de l'URSS craignent, du fait de la reconstitution de l'Etat bourgeois en Russie, d'être à nouveau opprimés par l'impérialisme russe ...

2) Le mouvement anti-impérialiste de libération des peuples coloniaux ébranle les bases de la domination de classe dans les métropoles, la possibilité de corrompre une partie de la classe ouvrière à partir des surprofits coloniaux. Les faits sont connus de tous les lecteurs : nous ne les exposons donc pas.

3) La contradiction entre la capacité de production et la capacité de consommation sociale est un phénomène général de l'ordre social capitaliste, et non un fait particulier de la période de déclin. Mais elle n'a jamais été aussi aiguë qu'aujourd'hui. Avant la guerre, cette contradiction a toujours été surmontée par l'extension du marché capitaliste. Sur le marché intérieur, en intégrant les producteurs indépendants, surtout la paysannerie, dans le capitalisme ; en évinçant l'industrie domestique paysanne (filage, tissage, tannage, fabrication d'outils, etc.), en remplaçant ses produits par ceux des usines capitalistes. Ce processus a permis une expansion unique et particulière des ventes capitalistes sur le marché intérieur, mais il est déjà presque terminé dans les pays capitalistes les plus avancés<sup>19</sup> ; sur le marché extérieur, en ouvrant les pays coloniaux encore peu développés aux ventes capitalistes. Ce processus est encore en cours, mais se heurte à des obstacles croissants. Tous les pays agraires cherchent à se créer leur propre industrie par le biais de droits de douane agricoles, le respect de la capacité de défense jouant ici un rôle important : sans industrie propre, l'armée est rapidement paralysée en temps de guerre. - Les colonies et semi-colonies cherchent également à atténuer leur dépendance économique par différents moyens (droits de douane, boycott des marchandises étrangères) : c'est un élément important du mouvement anti-impérialiste pour la liberté. De cette manière, la capacité de production, qui s'étend rapidement, n'est pas compensée par une extension rapide de la force de consommation sociale. C'est pourquoi la contradiction devient de plus en plus profonde, la lutte pour les débouchés de plus en plus âpre.

La rationalisation est la conséquence de cette contradiction et, dans son processus, également la cause de son aggravation. L'entrepreneur capitaliste individuel ne voit pas la cause des difficultés de vente dans le contexte économique, mais avant tout dans les coûts de production trop élevés de ses marchandises. S'il pouvait vendre ses marchandises moins cher, il éliminerait son concurrent et pourrait vendre davantage. C'est pourquoi la réaction élémentaire aux difficultés d'écoulement est la recherche d'une réduction du prix de la production, la "rationalisation". La rationalisation est un mot nouveau pour désigner le phénomène ancien, caractéristique de tout le capitalisme, de la réduction du temps de travail

---

<sup>19</sup> Aux États-Unis, moins de 20 pour cent des produits agricoles sont consommés par l'économie et le ménage de l'agriculteur.

social contenu dans l'unité de produit. On y parvient en augmentant la productivité du travail (progrès technique) et en augmentant l'intensité du travail (système à la tâche, système de Taylor, chaîne de montage fluide, etc.) Les méthodes de rationalisation ne peuvent cependant être appliquées que si l'appareil de production et la capacité de production sont simultanément élargis. C'est pourquoi la rationalisation, menée par chaque entrepreneur capitaliste pour surmonter la contradiction entre la production et les débouchés pour lui-même, conduit, du fait de l'extension générale de la capacité de production, à une aggravation de la contradiction pour l'ensemble du capitalisme<sup>20</sup>. Cela se manifeste sous la forme d'un arrêt chronique de parties importantes de l'appareil de production.

4) L'extension progressive du chômage de masse structurel et chronique est l'un des traits les plus importants de la crise générale du capitalisme. La bourgeoisie n'est plus en mesure de donner du travail à ses esclaves salariés : l'idéologie bourgeoise selon laquelle tout travailleur apte et désireux de travailler peut gagner son pain par un "travail honnête" est démentie de manière flagrante par le fait du chômage de masse chronique.

Le chômage de masse chronique est la conséquence de la contradiction entre la capacité de production et la force de consommation de la société, contradiction de plus en plus exacerbée par la rationalisation. Le rendement du travail des ouvriers a très fortement augmenté suite à l'augmentation de la productivité et de l'intensité du travail<sup>21</sup>. Le même nombre d'ouvriers produit un volume beaucoup plus important de marchandises. L'extension des ventes ne suit pas l'augmentation du rendement du travail : c'est pourquoi les travailleurs libérés par la rationalisation ne sont pas réutilisés dans le processus de production. La conséquence est la suivante : ....

a) Chômage de masse chronique dans les pays capitalistes les plus développés, qui ne disparaît pas même en période de haute conjoncture.

b) Diminution positive de la main-d'œuvre active dans la sphère de la production et inondation de la sphère de la circulation et des services personnels par la main-d'œuvre dans le pays leader, les Etats-Unis.

Donnons quelques chiffres :

Allemagne : le nombre de chômeurs complets parmi les membres des syndicats de l'ADGB ayant fait l'objet d'un rapport s'élevait en moyenne annuelle à<sup>22</sup> :

1907-1913	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1923-1928
2,4	9,6	14,7	7,1	18,3	9,1	8	11,1

<sup>20</sup> Au sens large, l'augmentation du profit par la formation de monopoles, par l'élimination du profit du capital commercial, etc. font également partie de la rationalisation.

<sup>21</sup> Le rendement du travail a augmenté d'environ 20 % dans l'industrie américaine en cinq ans, de 1923 à 1927. Voir en détail : E. Varga, "*L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*". chap. III. [disponible sur MIA]

<sup>22</sup> Annuaire statistique de l'Empire allemand 1928, p. 386. 1928 Moyenne annuelle calculée par nos soins.

Nous le voyons : les années de haute conjoncture 1925 et 1927 ont un taux de chômage qui est plus de trois fois supérieur à la moyenne d'avant-guerre.

Angleterre<sup>23</sup> : Le nombre de chômeurs complets parmi les syndiqués était de :

1907-1913	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1923-1928
4,6	11,3	8,1	16,6	12	9,7	10,9	10,4

Le chômage de masse chronique en Angleterre était jusqu'à présent davantage la conséquence de l'incapacité de l'industrie anglaise à faire face à la concurrence sur le marché mondial. Avec la rationalisation mise en œuvre avec force ces derniers temps, le chômage va continuer à augmenter.

Il n'existe pas de données sur le chômage en Amérique<sup>24</sup>. Mais les données du recensement périodique offrent un certain substitut. Elles donnent l'image suivante pour la période 1919-1925 :

Evolution de la main-d'œuvre et du volume de la production depuis 1919<sup>1</sup>

			Indice pour 1925 (1919=100)		
	Main-d'œuvre en 1000		Nombre de travailleurs	Quantité de production	Production par travailleur
	1919	1926			
Agriculture	11 300	10 500	93	108	118
Mines	1 065	1 065	100	133	133
Industrie	10 689	9 772	91 ½	128 ½	140
Chemins de fer	1 915	1 744	91	104 ½	115
[total]	24 969	23 081	93	120	129

1. Commerce Yearbook" 1926, vol. I, p. 18 - Ces chiffres incluent non seulement les travailleurs salariés, mais aussi les fermiers : mais cela ne change rien à la direction de l'évolution.

Nous constatons une diminution de la main-d'œuvre de 7 pour cent, alors que le volume de production a augmenté de 20 pour cent au cours de la période 1919-1925. Cette évolution s'est poursuivie depuis lors, comme le montrent les chiffres suivants pour l'industrie manufacturière<sup>25</sup> :

<sup>23</sup> Abstract of Labour Statistics 1915-1926 ; pour 1927 et 1928, les chiffres du chômage de tous les assurés sont indiqués, car les syndicats ne publiaient pas encore en 1926 de statistiques sur le chômage, la très large coïncidence avec les chiffres officiels du chômage parmi tous les assurés rendant cette publication superflue.

<sup>24</sup> Les données de l'A F of Labour ne concernent que le chômage de ses membres dans un nombre limité de grandes villes ; elles ne peuvent pas être généralisées, pas plus que les données du seul Etat, le Massachusetts, qui publie des statistiques sur le chômage.

<sup>25</sup> Bulletin de la Réserve fédérale, janvier 1929, p. 19. Ces chiffres ne sont pas directement comparables avec les précédents, car ils ne concernent qu'un certain nombre de grandes entreprises typiques, qui emploient cependant au total environ 3 millions de travailleurs. L'indice de production a pour base la moyenne de 1923-1925, l'indice de chômage l'année 1919. La divergence entre le volume de production et le nombre de travailleurs semble réduite par cette différence de bases.

	1924	1925	1926	1927	1928 <sup>26</sup>
Indice de production.	95	104	108	106	111
Indice du nombre d'ouvriers .	95	95	96	92	89,8

Nous voyons : en cinq ans, augmentation du volume de la production de 16 pour cent, diminution du nombre d'ouvriers de 5,2 % ! L'augmentation du rendement du travail est énorme dans ces grandes entreprises typiques choisies dans toutes les branches de l'industrie ! Dans de telles circonstances, une énorme armée de chômeurs doit se former en Amérique, qui se compte déjà par millions. Elle serait encore bien plus importante si les emplois non directement créateurs de plus-value – sphère de la circulation et de la consommation – n'avaient pas absorbé une partie importante des travailleurs libérés dans la sphère de la production ; le commerce, le service automobile, les hôtels, restaurants et lieux de divertissement, les fonctionnaires de l'Etat et des communes, les emplois libres ont absorbé quelques millions de nouveaux travailleurs. En outre, l'industrie du bâtiment, seule branche du capital industriel où le progrès technique a été relativement lent jusqu'à présent, a accueilli quelque 700 000 nouveaux travailleurs. Malgré cela, il existe dans ce pays encore en pleine ascension, leader et le plus riche du capitalisme, une immense armée de chômeurs qui ne cesse de s'agrandir d'année en année. Ce chômage chronique et structurel est l'un des faits les plus importants de la période de déclin du capitalisme.

Il en résulte une intensification de la lutte des classes. Le taux d'exploitation augmente d'année en année. Le prolétariat peut acheter une part de plus en plus petite de la valeur qu'il crée à partir de la masse salariale qu'il reçoit. (Cela n'exclut évidemment pas une augmentation du salaire réel des ouvriers employés, puisque les prix des marchandises baissent du fait de l'augmentation de la productivité du travail – dans la mesure où les monopoles n'arrêtent pas cette chute des prix). L'insécurité de la vie ne cesse de croître en raison du chômage de masse chronique. En raison de la chaîne de montage, le travail dans les usines devient de plus en plus intensif, monotone, tuant l'âme. Alors que les dirigeants réformistes soutiennent la rationalisation capitaliste, toute la gravité de celle-ci tombe sur les masses ouvrières et constitue la base solide du mouvement de gauche.

L'expression la plus significative de l'aggravation des contradictions internes est le fait que, dans de vastes régions d'Europe, la dictature de la bourgeoisie, voilée par la démocratie parlementaire, a été remplacée par le régime de la terreur de la bourgeoisie. Le parlementarisme et la démocratie sont ouvertement mis de côté (Italie, Espagne, Pologne) ou transformés en comédie par la terreur (Balkans). La démocratie parlementaire, la liberté pour chaque parti politique, est l'idéologie et la forme de gouvernement du capitalisme ascendant, lorsque la bourgeoisie croyait encore représenter les intérêts de la majorité de la population ; l'Etat fasciste, la terreur systématique dans l'intérêt des capitalistes, l'interdiction des partis communistes, est la forme de gouvernement adéquate de la période de déclin, lorsque la domination de la bourgeoisie est gravement menacée.

5) A la fin de la guerre, la bourgeoisie a dû faire miroiter aux masses révoltées contre les terribles souffrances de la guerre une idéologie de paix perpétuelle. Les réformistes l'assistèrent avec leur théorie du "sur-impérialisme" pacifique, dont l'organe serait la Société

---

<sup>26</sup> Chiffres pour les deux premiers mois.

des Nations. – Mais l'ère "démocratique-pacifiste" passa rapidement. Avec la stabilisation et la rationalisation, la contradiction entre la production et les débouchés devint de plus en plus profonde, et donc la lutte pour les débouchés entre les différentes bourgeoisies organisées par l'État devint de plus en plus aiguë. La lutte pour la liberté des peuples coloniaux réduit les surprofits coloniaux. En même temps, suite au développement brutal de la base économique de l'impérialisme aux Etats-Unis et en Allemagne, la contradiction entre leur besoin de débouchés convenables contrôlés par des monopoles et le manque de colonies est devenue de plus en plus aiguë. La question du nouveau partage du monde est à l'ordre du jour : les énormes armements militaires montrent que les préparatifs de l'inévitable choc sont en cours. Ce n'est pas une ère de "sur-impérialisme" pacifique qui s'ouvre devant nous, mais une ère de guerres les plus violentes entre les impérialistes eux-mêmes ; entre les Etats capitalistes et l'Union soviétique ; entre les peuples coloniaux et leurs oppresseurs impérialistes ; de guerres civiles à l'intérieur des différents pays capitalistes et des combinaisons les plus diverses de ces types de guerre.

\*

L'ordre social capitaliste est une forme historique et transitoire de société qui produit automatiquement les éléments de sa chute. La période de l'impérialisme est déjà la période du capitalisme agonisant. Dans la période de déclin actuelle, la mort a déjà commencé : à côté de l'ordre social capitaliste voué à la destruction, il existe déjà la première base de l'ordre social futur : la dictature du prolétariat travaillant à la construction socialiste en Union soviétique. La bourgeoisie et les réformistes ont réussi à repousser l'effondrement de l'ordre social capitaliste, à consolider à nouveau temporairement la domination de la bourgeoisie. Mais cela ne signifie pas la fin de la crise générale du capitalisme, mais seulement une atténuation temporaire. Le développement objectif et le travail conscient de l'avant-garde communiste conduiront rapidement à de nouvelles situations révolutionnaires aiguës, qui renverseront la domination de la bourgeoisie dans d'autres pays.